

# io

FESTIVAL  
D'AVIGNON

**Numéro cinquième** / Abusaada – XS – Trajal Harrell – Provisoire(s) – Le Pas de Bême  
Dedienne – Un Batman dans ta tête – C'est (un peu) compliqué...  
Invisibles provisoires – OJM – Silvia Costa – Yann Gross – David Léon





**ROLAND AUZET** / *Ninet'Inferno*

**THOMAS OSTERMEIER** / *La Mouette*

**PIERRE HENRY – THIERRY BALASSE** /  
*Concert pour le temps présent*

**AURÉLIEN DORY** / *Espæce*

**JEAN-CLAUDE GALLOTTA** / *My Rock*

**MATHURIN BOLZE** / *Barons Perchés*

**ENSEMBLE PYGMALION** /  
*Brockes Passion TW5 :1*

**DOMINIQUE PITOISET** /  
*La résistible ascension d'Arturo Ui*

**CHRISTIAN ET FRANÇOIS BEN AÏM** /  
*Brûlent nos cœurs insoumis*

**SYLVAIN CREUZEVAULT** /  
*Angelus Novus*

**WADJI MOUAWAD** /  
*Diptyque des Mourants*

**ALEXIS HK** / *Georges et moi*

**ALAIN PLATEL** / *Ballets de la C. de B.*

**ROSELAND MUSICAL** (Barcelone) /  
*Voyage au Centre de la terre*

... et de nombreux autres rendez-vous !



## ÉDITO

### MÊME PÂLE, LE JOUR SE LÈVE ENCORE, TU VERRAS...

**A**vignon bruisse. Entre les gouttes de sueur ou de pluie la rumeur se propage. Entre initiés d'abord comme il se doit dans les petits milieux puis de cercle en cercle et de queue en queue la voilà plus diffuse, sur toutes les lèvres. Entre deux Pac à l'eau, on s'interroge : « Mais non, voyons, ça se saurait si... », « Incroyable ! En même temps, vu l'état du pays, plus rien ne m'étonne ».

Mais surtout on cherche la source : « La chance ! Mais comment as-tu su ? », « Really? Et ça se trouve où ? ». Oui, chers festivaliers, tenez-vous-le pour dit, quand on ouvre grands ses chakras, on peut voir de bons spectacles au festival d'Avignon. Certes, aucun nouveau incontournable en vue, peu de marché noir sur les places restantes du spectacle à voir avant de partir (mourir ?), mais ne soyons pas fatalistes, les années flamboyantes se doivent de rester exceptionnelles au risque de perdre leur lumière.

En tant que gazette des festivals, nous nous sentons la responsabilité d'informer nos lecteurs et de leur livrer les meilleurs conseils pour « réussir leur festival », même celui de 2016. Voilà la clé : prendre (perdre ?) son temps, laisser faire le hasard et les bouches à vos oreilles, éviter la rue de la République et manger des glaces à La Princière (NDLR : le parfum mystère n'a pas encore été trouvé).

La rédaction

## SOMMAIRE

### FOCUS PAGES 4-5

ALORS QUE J'ATTENDAIS

XS

CAEN AMOUR

—

### FOCUS PAGES 6-7

PROVISOIRE(S)

LE PAS DE BÊME

—

### REGARDS PAGES 8-9

S'IL SE PASSE QUELQUE CHOSE

UN BATMAN DANS TA TÊTE

INVISIBLES PROVISOIRES

C'EST (UN PEU) COMPLIQUÉ D'ÊTRE L'ORIGINE DU MONDE

—

### BRÈVES PAGE 10

—

### FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE PAGE 12

ORCHESTRE DES JEUNES DE LA MÉDITERRANÉE

—

### LA QUESTION PAGE 14

SILVIA COSTA

—

### RENCONTRES D'ARLES PAGE 15

YANN GROSS

—

### LETTRE À UN LIEU PAGE 15

DAVID LÉON

## IN ALORS QUE J'ATTENDAIS

MISE EN SCÈNE OMAR ABUSAADA GYMNASE PAUL GIÉRA

« Dans le coma, Taim observe les changements qui affectent la capitale syrienne.  
Un théâtre de résistance qui interroge ses capacités fictionnelles sans renoncer à raconter l'Histoire. »

« L'ATTENTE EST UNE AFFAIRE HORRIBLE »

— par Lola Salem —

En France, et ce depuis plusieurs années, il est de bon ton que chaque festival d'importance dévoile une pépite moyen-orientale. En 2016, Cannes met à l'honneur « Eshtebak (Clash) », du directeur égyptien Mohamed Diab, et le festival d'Aix choisit d'expérimenter un mélange générique et esthétique avec « Kalila wa Dimna » (Moneim Adwan, Zied Zouari, Olivier Letellier) : entre musique, fable, langues arabes et mise en scène opératique de tradition plus occidentale.

L'art peut (et parfois en a le devoir) se faire le porte-parole magnifié d'une souffrance et d'une parole ailleurs censurée. Il semble impossible d'exclure tout à fait du discours esthétique contemporain les enjeux brûlants de guerres actuelles. La programmation du IN à Avignon n'échappe pas à cette tendance en mettant à l'honneur « Alors que j'attendais », avec une mise en scène d'Omar Abusaada, syrien originaire de Damas – où se déroule l'histoire – sur un texte de Mohammad Al Attar – également né à Damas. Cette plongée dans la question syrienne se fait par l'intermédiaire de Taym, jeune Damascène, dont le coma qui s'éternise remue les non-dits de ses proches. La

sœur, en particulier, polarise en majeure partie les questionnements politiques et sociaux de l'intrigue, en interrogeant les rapports humains – maternel, amoureux – et la possibilité de grandir et de créer dans une dictature en pleine guerre civile. En guise de squelette contextuel, la révolution contre Bachar el-Assad est ici dessinée comme la menace fantomatique omniprésente d'une violence indicible ; mais aussi comme le symbole à partir duquel se forge la résistance. Celle d'un espoir nouveau, d'une véritable renaissance, à la fois individuelle et sociale, à travers l'art.

“

Des lieux communs quelque peu éculés

En convoquant la richesse culturelle de l'Orient à travers quelques éléments choisis – la lascive douceur du haschich, la place sociale de la musique ou encore du voile religieux –, Mohammad Al Attar nous invite à forcer mentalement les frontières closes de la Syrie pour tenter de nous représenter un quotidien fait de traumatismes, mais aussi et toujours empreint d'une importante culture millénaire. Cependant, l'urgence du discours ne s'inscrit pas dans une révolution

formelle affirmée, qui aurait pu donner à ce propos la profondeur de champ et l'impact qu'il réclame. Le rythme et la rigidité scénique obligent le sentiment d'attente à se teinter d'un calme presque inattendu, auquel on peine à s'attacher. Omar Abusaada – qui fait pourtant le souhait d'une rupture avec le théâtre conventionnel – travaille ici des lieux communs quelque peu éculés de la mise en scène contemporaine (micros, vidéo, spatialisation stéréotypée, etc.). Se complaisant dans un reflet « méta » un peu fade, l'impact de la résistance qu'il revendique pourtant en général dans ses œuvres (« Est-ce que vous pouvez regarder la caméra ? », « Antigone la Syrienne », etc.) s'en trouve largement tempéré. L'intrigue – dont la moelle épinière relève pourtant d'un cri de révolte – se perd dans les méandres de ce qui devient un drame familial faussement « simple ».

Pourtant, à travers le sublime Taym, l'inquiétude de la jeunesse est bel et bien présente. Si la génération Tahrir souhaite s'emparer de la scène, ce vœu est plus qu'une nécessité : il est une obligation morale et politique. Malgré les maladresses que présente « Alors que j'attendais », Omar Abusaada dessine une voie (voix) qui n'attend plus qu'à être amplifiée.

## FOCUS — TROIS FACES DU IN

IN XS

JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

« Depuis 2015, le festival d'Avignon s'associe au Théâtre national de la Communauté française de Bruxelles pour présenter quelques-unes des formes brèves qui ont marqué la dernière édition du festival XS. »

LES PETITES FORMES QUI ONT LA FRITE

— par Mathias Daval —

Pluridisciplinaires, ces propositions ne dépassent pas 25 minutes et sont l'occasion de découvrir des trésors de la nouvelle scène belge.

Cette saison, trois spectacles hétéroclites s'enchaînent dans le jardin de la Vierge. Fut-ce le mistral apportant un frisson lyrique à la façade de la cour ? Ou la créativité des expressions, tranchant avec le consensuel lourdingue de tant de propositions du festival ? Toujours est-il qu'après la virée de I/O au Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles, en mai dernier, nous confirmons qu'il ne faut pas hésiter à franchir la frontière pour insuffler une fraîcheur réjouissante à la scène contemporaine. « Axe, de l'importance du sacrifice humain au xxie siècle » est un projet de Thierry Hellin et Agnès Limbos qui pose une ambiance ionésienne avec son salon bourgeois façon « Cantatrice chauve ». À moitié nu dans un pyjama en soie, des cuissardes à ses pieds, un fusil à lunette planqué sous la table en pin très british, l'homme a dès le début un pied hors de la réalité. Et tout dérape lentement : le chandelier se liquéfie ; la statuette kitsch du chat s'écroule ; le décor vacille (Limbos vient du théâtre d'objets, et cela se sent). Le couple

tente vainement de communiquer autour de codes sociaux dégénérés. L'horloge aux proportions absurdes marque un temps qui n'a plus rien de linéaire. Les corps et le langage sont distordus, écho à l'errance intérieure qui semble miner ces deux « ploutocrates » ayant perdu tout repère. Si on ne sait pas trop où veut nous mener « Axe », on se laisse volontiers embarquer dans cette saynète absurde.

“

Parodie haletante des films d'action

De son côté, Antoine Laubin interroge le concept de « Heimaten », qui désigne en allemand à la fois le foyer, la nation et là d'où on vient. « Les Inuits ont 52 mots pour désigner la neige, et voilà un mot aux 52 significations. » Alors les clichés culturels s'entassent volontairement (les moules-frites des Belges ou les mines ukrainiennes) pour essayer de comprendre « où commence et où finit chez soi ». En duplex simulé par écran géant avec un couple de comédiens d'ex-RDA, Hervé Piron et Lily Noël débitent question sur question sans apporter de réponse. Dialectique un peu faiblarde qui aurait pu être poussée encore plus loin dans ses

retranchements. Quelques fulgurances, toutefois, comme la chanson de Barbara « Göttingen » balancée a cappella aux deux Allemands interdits, et la réplique de ces derniers à l'interrogation « Êtes-vous fiers d'être allemands ? » : « Pour Goethe, Beethoven et les grands compositeurs, oui, pour Auschwitz un peu moins. »

C'est enfin « Les Idées grises », conçu et interprété par Bastien Dausse et François Lemoine, qui aura été la claque de la soirée. « Monsieur Rouge » et « Monsieur Bleu », acrobates virtuoses, composent une sorte de gymnastique à tendance tui shou, très influencée par l'école de cirque chinoise. En trois séquences, ils déploient une parodie haletante des films d'action à l'aide d'accessoires insolites (une ventouse, une casserole et un mini-canon). Un peu comme si Tarantino s'était mis à la chorégraphie sous chapiteau. Suprêmement poétique, le duo s'appuie sur des mouvements millimétrés et un rythme à couper le souffle, jouant sur la distorsion de l'espace. Un spectacle porté par la compagnie Barks, à découvrir dans son intégralité à la biennale du cirque de Marseille en janvier 2017.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



« Caen Amour » - © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

## IN CAEN AMOUR

CHORÉGRAPHIE TRAJAL HARRELL CLOÎTRE DES CÉLESTINS

« Une divagation collective éclairée par un siècle de travaux sur le sexisme, l'orientalisme, le colonialisme et le genre. »

### CAEN CABARET

— par Rick Panegy —

**Du french cancan au peep-show, il vous manquait peut-être un chaînon : le hoochie coochie, danse apparue à la fin du xixe siècle, en vogue aux États-Unis, destinée à un public exclusivement masculin. Ces représentations dansées étaient ouvertement sexualisées. Des danses que des femmes, pratiquement toutes de type caucasien, exerçaient en s'appropriant tous types de code de séduction : nudité, exotisme, références au désir sexuel masculin...**

C'est à travers cette exploration quasi pédagogique et historique que le chorégraphe américain Trajal Harrell met en lien présent et passé, faisant figurer au cours d'un spectacle de pure représentation des questionnements sur l'héritage machiste, sexiste ou postcolonialiste dans la danse moderne. Il n'ignore pas d'exploser, encore une fois, les stéréotypes de genre. Et s'interroge sur le féminisme de ces danseuses du xixe siècle. Un spectacle qui donne à questionner notre monde et son héritage politique et sociologique. Le cloître des Célestins est déstructuré par Harrell, qui brise une fois de plus le rapport représentation/public : côté cour est installé un petit cabaret modeste. Des coussins au sol complètent les quelques gradins. Côté jardin : rien, une simple entrée menant vers Harrell, qui accueille les spectateurs, dansant comme dans sa chambre. Le véritable show, dans lequel le chorégraphe ne dansera pas, débute après. Ce préambule avec Harrell dansant sur des musiques 80's ou 90's raisonne comme une précision utile : il reste, dans toutes musique et danse d'aujourd'hui, des éléments de séduction.

Ceux-ci défilent, au gré des passages multiples des danseurs et danseuses, révélant les références machistes et sexistes, ces évidences de voyeurisme ou d'objectification sexuelle de la femme qui alimentaient le hoochie coochie et semblent encore, plus ou moins, exister dans le regard du spectateur ou chez certains chorégraphes. Que pensez-vous qu'il advienne lorsqu'on annonce qu'il est possible de se lever pour aller, pendant le spectacle, derrière le décor et assister aux changements de costume des danseurs dénudés dans ces loges improvisées ? En masse, les spectateurs libèrent instincts voyeurs pour voir la nudité s'exprimer là où elle est mise en esthétique sur scène. De la même manière, en gardant quasiment à l'identique les codes du hoochie coochie, le spectateur est replacé dans cette même position que les hommes de jadis. Il comprend, aussi, au regard de ces danseurs et danseuses, que la séduction et l'éveil du désir sexuel peuvent être assumés. Pourquoi n'en serait-il pas autant de ces danseuses de hoochie coochie de la fin du xixe, comme une expression avant l'heure de la troisième vague féministe ? Un spectacle nécessaire pour continuer à faire bouger les lignes des sexismes et des stéréotypes de genre, ici balayés d'un revers de main par l'interprétation de tous ces lieux communs par des artistes de sexe masculin. En somme, Harrell demande : « Qu'est-ce qu'une femme ? » Une constitution de chair de tous les stéréotypes évoqués ? Une simple manifestation biologique dénuée de toute imprégnation sociologique ? L'appropriation assumée, et non subie, des codes de genre, qu'ils soient adoptés par un mâle ou une femelle ? Autant de questions qui dépassent le simple petit cabaret local de « Caen Amour »...

# NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

## OFF PROVISOIRE(S)

MISE EN SCÈNE MÉLANIE CHARVY THÉÂTRE LE GRAND PAVOIS 17H

« Deux jeunes marocains arrivent en France. Une plongée dans les méandres du système administratif des demandeurs d'asile. »

## CHANGEMENT DE FOCALÉ

— par Floriane Fumey —

**Qu'a-t-elle à nous dire, cette jeunesse, les doigts salis par la merde qu'on lui a laissée ? Quel est le destin qui pèse entre ses mains ? Après l'échec de *Nuit Debout*, le mouvement qui pour une fois lui offrait un espace de jeu pour s'exprimer librement, le mythe du théâtre politique semble s'être terni. Les Entichés sont de ceux qui ne veulent pas abandonner. Et ça fait du bien.**

Ombres, flux et reflux. Des silhouettes sont ballottées par la pénombre, comme si des forces invisibles et plus grandes qu'elles les entraînaient. Doux et violent prélude, la danse est interrompue par une lumière crue : police, contrôle des papiers. Entichés enrégés ou enrégés entichés, la jeune compagnie se confronte à un grand défi, au bas mot le plus grand d'Europe et de France : la crise migratoire.

Leïla et Amir viennent du Maroc, où la cadette devait être mariée de force. Que ce soit dans un centre de demande d'asile ou dans les cours de français, ils se confrontent quotidiennement aux intervenants qui y travaillent. Des deux côtés, le turnover est grand, tant l'épuisement provoqué

par la pression du système est fort. Tous sont de passage, embarqués par le mouvement d'un système qui les étouffe. Désespérés contre désespérés, « Provisoire(s) » tisse le nœud des histoires personnelles qui s'entremêlent et témoigne des « craquages ». Musique et vidéo appuient le propos pour mettre en avant des détails qu'on ne voit d'habitude pas au théâtre.



« Mettre le doigt sur la folie du système »

Paradoxalement, comme le proclame le titre, tout est provisoire. Nous sommes tous provisoires. Momentanément donné à la pièce, son sens s'est logiquement imposé au fil des mois de résidence. Si nous sommes tous imbibés du mouvement perpétuel des choses, eux ont réussi à en sentir la complexité. Si on ne peut s'empêcher de se demander quelle est leur légitimité de parole, la justesse de leur propos et la sincérité de leur jeu ne trompent pas. La compagnie a fait de la cohésion de groupe son fer de lance, et de la recherche collective une méthode fondamentale. Au-delà de leur préoccu-

pation commune pour l'actualité sur Calais, la guerre en Syrie, la remise en cause grandissante de la politique de l'accueil en France ou la question de l'intégration, il y a au cœur du projet cette volonté de « déplacer la focale ». Les demandeurs d'asile n'étant justement pas tous syriens et pauvres, ils ont choisi de parler de la « deuxième génération de migrants ». Avec en tête son expérience de deux années consécutives dans le centre d'accueil Kirikou à Saint-Ouen, Mélanie Charvy lance un travail collectif de recherche documentaire avec ses comédiens. Internet bien sûr, mais aussi témoignages de parents tunisiens et marocains, immersion dans l'association France terre d'asile, interviews, etc. Le but ? « Mettre le doigt sur la folie du système » et « faire réfléchir les gens par un biais autre que celui des médias ». Leur travail complet permet de nous réinterroger sur le sens de nos valeurs françaises, la laïcité en première ligne. Les sujets polémiques comme la religion, le mariage ou le voile sont donc inévitablement présents, traités avec un humour pesant. Bien conscients du public d'intellectuels de gauche qui leur fait face, leur ambition serait donc plutôt d'ébranler les beaux idéaux humanistes dont nous avons été bercés toute notre enfance.

## FOCUS — DEUX CHOIX DU OFF

## OFF LE PAS DE BÈME

MISE EN SCÈNE ADRIEN BÉAL LA PARENTHÈSE 19H

« Qu'est-ce qui, en chacun de nous, appelle au changement, et qu'est-ce qui le retient ? »

## BÈME, CAS À PART

— par Pierre Fort —

**Un titre indéchiffrable, un « argument » peu aguicheur. Et pourtant... Programmée dans le OFF par La Belle Scène Saint-Denis, la pièce d'Adrien Béal crée, dès les premiers instants, un curieux sentiment de proximité.**

La grande force de la pièce tient tout d'abord au personnage. Il tient son nom d'un héros de Vinaver, un objet de conscience. Bème est ici un lycéen doté de grandes capacités, un « moteur de la classe », qui « a les connaissances ». Son charisme insolite aurait presque quelque chose à voir avec celui d'Ernesto, l'enfant prodige de Duras dans « Pluie d'été ». Cela dit, ses parents sont « aimants et responsables » : Bème ne ressemble en rien à ce qu'on appelle communément un adolescent à problèmes. Pourtant, Bème fait « un énorme blocage ». Bème s'obstine à rendre des copies blanches à ses professeurs, qui – placés dans la nécessité de l'évaluer – se demandent, déroutés, comment le noter. Car ils l'aiment bien, cet élève.

Sachant toujours éviter l'affrontement direct et réfugié dans une forme de résistance passive, avec ses opiniâtres copies blanches, Bème n'oppose jamais de « non » définitif aux adultes. C'est en somme un Bartleby de cour de lycée, qui

désorienté et met à mal le système. Paradoxalement, s'il n'intervient que peu lui-même dans les situations imaginées par l'auteur, placé au centre de toutes les discussions, il s'installe et grandit dans l'esprit du spectateur.



Un théâtre brut, un théâtre immédiat, un théâtre pur

Dessinées avec simplicité et netteté, nées d'improvisations avec les comédiens, les situations de communication sont immédiatement repérables : la convocation des parents par le professeur principal, les réunions d'enseignants à la recherche d'une solution pédagogique efficace, le sermon des parents inquiets... La pièce procède par fragments brefs et concis, esquissés et denses. Jamais de surajout. Toujours l'essentiel. Ce détachement de la forme est d'ailleurs à l'image du détachement de Bème dans le monde.

Le jeune auteur Adrien Béal, qui signe également la mise en scène, est un grand écrivain de plateau. Il opte pour une épure radicale : un dispositif quadrifrontal délimitant un espace nu où il propulse, avec une adresse et une dynamique

sûres, ses trois comédiens comme des boules de billard. La scène est un terrain de sport, avec toutes ses configurations possibles, ses bordures et ses démarcations où circulent les énergies. Un centre, un périmètre, des limites. « Ne dépasse pas ta ligne », intime Bème à sa mère, lorsque celle-ci vient lui demander, dans sa chambre, des comptes sur ses résultats scolaires. Un même rôle peut être indifféremment endossé par plusieurs acteurs, selon une combinatoire infinie, ce qui renforce la complexité vertueuse du spectacle. Une mise en cause du cadre institutionnel supposait l'extrême élaboration du dispositif théâtral.

Le personnage est énigmatique et il émeut. Il incarne, au fond, l'homme libre que nous nous sommes interdit d'être. « C'est d'la poésie, ce Bème », dit un des personnages. Adrien Béal a longtemps animé des ateliers théâtraux auprès d'un jeune public. Cela explique peut-être pourquoi il a su restituer avec une telle acuité la sensibilité adolescente. À moins que l'émotion que nous éprouvons ne soit tout simplement liée à la surprise de découvrir, par ce spectacle complètement inespéré dans le OFF, un théâtre brut, un théâtre immédiat, un théâtre pur, qui va droit au cœur du public et ne le lâche jamais.

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

# MAPUTO MOZAMBIQUE

UNE EXPÉRIENCE BRUTE AUX FRONTIÈRES DE LA MUSIQUE, DE LA DANSE ET DU JONGLAGE  
AVEC 6 JEUNES ARTISTES VENUS DU MOZAMBIQUE



Télérama : «Un spectacle qui, dans le même temps, hypnotise et réjouit»  
Danser Canal Historique : «Un concert chorégraphique jonglé, absolument unique dans le paysage artistique»  
Le Figaro : «Un spectacle détonant»

FESTIVAL VILLENEUVE EN SCÈNE, DU 9 AU 21 JUILLET À 19H30 (relâches les 12 et 19 juillet), Place Charles David, Villeneuve-lès-Avignon, 04 32 75 15 95  
Cie Thomas Guérineau / [www.thomasguerineau.com](http://www.thomasguerineau.com) / [www.villeneuveenscene.com](http://www.villeneuveenscene.com)

33<sup>e</sup> édition

# FESTIVAL

LES

# FRANCOPHONIES EN LIMOUSIN

★ 21 SEPTEMBRE ▶ 1<sup>ER</sup> OCTOBRE 2016 ★

[www.lesfrancophonies.fr](http://www.lesfrancophonies.fr) • 05 55 10 90 10

THÉÂTRE

MUSIQUE

DANSE

RENCONTRES  
D'AUTEURS

11 jours de spectacles  
Fabrice Murgia,  
Salia Sanou,  
Olivier Kemeid,  
Marcelle Dubois,  
Le collectif Zavtra,  
Julien Mabilia Bissila,  
Patrick Corillon,  
DeLaVallet Bidiefono,  
Gustave Akakpo,  
Lyonel Trouillot,  
Guy Régis Junior,  
Philippe Saire,  
Gianni-Grégory Fernet,  
Hassan Abd Elrahman,  
Criss Niangouna,  
Marie-Pierre Bésanger  
Les scénographies urbaines  
...

OFF

## S'IL SE PASSE QUELQUE CHOSE

VINCENT DEDIENNE

MISE EN SCÈNE FRANÇOIS ROLLIN ET JULIETTE CHAIGNEAU  
CHAPEAU D'ÉBÈNE THÉÂTRE 19H35

« Un spectacle entre théâtre et one-man show.  
Un autoportrait à la fois drôle et sensible. »

LA BIO NON DÉGRADABLE

— par Bernard Serf —

Soyez-en sûr : il se passe quelque chose pour Vincent Dedienne. Après avoir eu son rond de serviette à France Inter et Canal Plus (cf. ses « bios interdites »), après le Café de la danse et l'Atelier, ce Mâconnais de 29 ans a trouvé sa vitesse de croisière. Et c'est celle d'un croiseur. Le voici donc, comme dans la chanson de Barbara, « maintenant sur les routes de partout ». Aujourd'hui, partout c'est Avignon. Et nous vous encourageons vivement à voir ce qu'il appelle avec l'élégance d'un lutin mutin « le portrait d'une solitude ». Ce n'est pas que la démarche soit originale : dans un monde où Facebook nous fait prendre notre morne existence pour la plus palpitante des vies, parler de soi est hélas la première idée qui vient au premier venu. Seulement voilà, Vincent Dedienne n'est pas le premier venu. La preuve ? Il naît à quatorze ans en voyant une VHS de Muriel Robin. Il n'a plus à présent qu'une seule envie : partir et apprendre. À vivre, à jouer. Ce sera La Comédie de Saint-Étienne, puis Rancillac et Decoufflé... et Hugo, Guibert, Lagarce. On se souvient tous de Laurent Terzieff à la cérémonie des césars : « Le théâtre n'est pas ceci ou cela. Il est ceci ET cela. » Eh bien, Vincent Dedienne est « ceci ET cela ». Et c'est pourquoi son seul-en-scène est si réussi. C'est espiègle, enjoué, culotté (et parfois déculotté), jamais complaisant, toujours juste. On rit et, plaisir trop rare au théâtre, on est content de rire. Content également, pour ce quatrième article dans ce numéro 5 d'I/O saison 2, de prendre en défaut la si brillante Mme du Deffand, et son célèbre aphorisme : « Le public a aimé ? Il est bien le seul ! » Pas toujours, marquise, pas toujours !

C'EST L'HISTOIRE D'UN MEC

— par Jean-Christophe Brianchon —

Ceci n'est pas une pipe. Un one-man-show non plus. Plutôt une sorte d'autoportrait. Mais c'est quoi, un autoportrait ? Ah, donc non, ce n'est pas ça. En fait, c'est le « spectacle d'une solitude ». Bon. Marchant sur le fil de l'absurde, Vincent Dedienne refuse les cases et les mots. Il veut jouer et nous faire « rire dessus » parce que « naître à Mâcon en février 87 de parents inconnus », c'est pas drôle. Reste alors un spectacle, auquel il faut reconnaître une beauté fine assez rare et dans lequel son auteur déplore ce monde où la cote de popularité de Sophie Davant surclasse celle d'un Dieu mort depuis longtemps. Restent aussi des fulgurances rythmiques étonnantes auxquelles il est impossible de ne pas rester insensible tant l'énergie schizophrène du chroniqueur de France Inter est insensée. Mais alors qu'il repart au bout d'une heure et demie aussi nu qu'il était arrivé (un acteur, c'est avant tout quelqu'un qui se livre à son public, comprenez), il reste sur nos palets le sentiment de n'avoir vu rien d'autre qu'un spectacle vacillant entre la nostalgie d'un François Morel (le garçon préférerait Agnès Varda, mais faut pas pousser) et l'énergie surannée d'une Muriel Robin. C'est déjà beaucoup parce que c'est bien fait, mais tous ces mouvements et ce refus du conformisme empêchent parfois de goûter au savoir-faire. Peut-être aurait-il été plus simple d'assumer que cela n'est qu'une suite de sketches qui racontent l'histoire d'un trentenaire joliment triste des déchirures sentimentales de sa vie. Parce que quand on a ce talent et ce vécu, il est dommage de courir après une originalité formelle finalement si dérisoire.

OFF

## UN BATMAN DANS TA TÊTE

MISE EN SCÈNE HÉLÈNE SOULIÉ ARTÉPHILE 19H

« Matthieu s'enferme devant sa console. Batman devient alors son seul ami. Que se passe-t-il dans la tête de cet adolescent ? »

THE DARK KNIGHT FALLS

— par Julien Avril —

Dans un « monologue » adressé à lui-même, Matthieu retrace le récit de son glissement vers la folie, la violence et la mort. Je dis ici monologue par convention, faute de mieux, car les voix sont si nombreuses dans la tête du jeune homme qu'il serait impossible de dire pour combien de personnages est écrite cette pièce. Un chœur intérieur tente de se souvenir et de comprendre. Dans la polyphonie des sujets qui prennent la parole tour à tour par la voix de l'acteur, le récit se syncope, miettes éparées, bris de verre, miroir éclaté aux reflets multiples. Malgré la gravité du propos, il y a du plaisir à rassembler les pièces de ce puzzle, à recomposer la chronologie, à comprendre les causes et les effets. À cette contre-narration s'ajoute la beauté de la langue de

David Léon, tranchante comme la lame qu'utilise Matthieu pour se mutiler, lui et son camarade, afin de ressentir enfin « l'émotion ». Détruire pour construire. Pour nous accompagner à soutenir le chaos de cette personnalité hachurée, Hélène Soulié propose un format extrêmement simple, précis, presque minimaliste, et d'une lisibilité irréprochable. À chaque séquence correspond une image très composée, comme on jouerait à 1, 2, 3 soleil, avec la certitude que si quoi que ce soit remue, tout disparaît. Écrin délicat pour recueillir ce témoignage fragile et précieux. Chaque héros contient en lui-même la faille initiale : deuil, accident, traumatisme... Frontière invisible entre le surhomme et le monstre. Le jeu vidéo permet de réaliser ce dépassement de soi. Partie après partie, virtuel et actuel se confondent et il ne reste que le cri d'un enfant qui subit la plus grande des injustices, celle de ne pas être aimé.

## DOUBLES

CRIER LES CRIS

— par Marie Sorbier —

Matthieu ne monologue pas, non, Matthieu soliloque. Car ce n'est pas à nous qu'il adresse ses maux mais à lui-même, son reflet pour témoin et confident. Les mots, « le père » les lui explique, mais ils ne sont jamais pour le personnage des outils de relation au monde. De communication il n'y a pas, et ce n'est que par rebond que l'on peut approcher l'homme blessé. Le OFF d'Avignon nous habitue trop souvent à une esthétique au rabais ou au mieux à un plateau nu, mais ici tout est léché et pensé au service du texte. La scénographie d'Hélène Soulié et Emmanuelle Debeusscher est brute, sans détour, efficace et subtilement présente par la beauté du dispositif. Elle permet cette distanciation induite déjà par l'absence (presque) totale du « je » : l'acteur -

le très engagé Clément Bertani - immergé dans une baignoire se raconte, à la troisième personne ; un miroir comme psychanalyste qui reflète, froid et cru, la folie du jeune homme dans l'eau du bain et dans la salle. Seul Batman, double imaginaire de l'adolescent « monstre », semble pouvoir créer une relation tout à la fois vitale et suicidaire. La langue de David Léon, auteur dramatique contemporain que l'on retrouve de plus en plus sur les plateaux, est lancinante. Les mots piétinent, se répètent, tournent en boucle, cherchent la sortie et nous plongent dans les méandres d'un cerveau abîmé, fou de se sentir mal-aimé par « la femme qui ne voulait pas être la maman qui criait les cris tout le temps ». Formule tautologique répétée 34 fois dans le texte, ce leitmotiv dramaturgique condense à lui seul la pathologie du personnage et le style percutant de l'auteur.



OFF **INVISIBLES PROVISOIRES**

MISE EN SCÈNE ANA ABRIL

THÉÂTRE DES CARMES ANDRÉ BENEDETTO 16H15

« Une succession de tableaux inspirés du mythe de Sisyphe.

Une façon de s'indigner contre la brutalité des sociétés contemporaines. »

GRAVATS D'UN MONDE EN CRISE

— par Mathias Daval —

Avec un patchwork de textes hétéroclites, la metteuse en scène espagnole Ana Abril convoque Rodrigo Garcia, Joël Pommerat ou Jacques Rebotier pour dresser un portrait amer de la société contemporaine. Construit autour d'une alternance de tableaux, le spectacle évite l'écueil de la récitation didactique en s'appuyant fortement sur les corps et les matériaux, avec une scénographie symboliste reconstituant un chantier. À elle seule, la séquence d'ouverture, autour d'une manipulation fulgurante de planches en bois, traduit l'urgence et la violence du propos : le chaos d'une modernité qui semble condamnée à vivre dans le chaos et la peur. Reposant sur une explicite référence au mythe de Sisyphe, camusienne mais pas seulement, la drama-

turgie se développe comme un conte philosophique absurde, avec la figure archétypale du roi-glouton mimant les abus d'un pouvoir déconnecté du réel. Un monde de gravats intérieurs qui appelle à une reconstruction radicale... à moins qu'il ne s'agisse que d'une illusion programmée par nos tristesses collectives : « Nous sommes dans l'impasse... ou pas. » Interdisciplinaire, la performance traduit une intelligence certaine de la scène, soutenue par une création musicale et sonore envoûtante (Léa Lachat) et un équilibre réussi entre gestes et paroles, même si l'énergie est, à certains passages, entamée par des problèmes de rythme. Mais le principal bémol, inhérent à la structure même du texte, est cette impression diffuse d'un agrégat de paroles cultivées hors-sol qui, malgré le cousinage sociopolitique des extraits choisis, tournent parfois à vide.

OFF

**C'EST (UN PEU) COMPLIQUÉ D'ÊTRE L'ORIGINE DU MONDE**

MISE EN SCÈNE CLAIRE FRETTEL

LA CONDITION DES SOIES 12H10

« Les Filles de Simone explosent le mythe du bonheur maternel.

Alors, l'intime et le politique s'emmêlent. »

MARATHON MATERNEL

— par Floriane Fumey —

« Rennes : sa femme accouche, il s'enfuit avec le placenta. » (La Dépêche 31/01/2015).

Cela vous étonne ? Selon certains partis pris, manger son placenta favoriserait la lactation et soignerait la dépression. Cette pratique (rassurez-vous) est interdite en France. En même temps, c'est justement cette interdiction-là qui engendre des faits divers comme celui-ci. Cela vous dégoûte ? Cela vous rappelle quelque chose ? Pas de complexe. Au contraire. Au regard des rires hilares qui fusent dans la salle, ça sent le vécu de certains spectateurs. Exemple le plus extrême de tout un tas de scènes, les Filles de Simone réalisent un vrai marathon cathartique. Entre introspection et comique, elles dézinguent les enjeux qu'une future mère devra tôt ou tard affronter. Au choix : le baby blues, l'annonce faite à son boss, le gynécologue, la distorsion de son corps, la perte de libido, l'emploi du temps familial, etc., etc. C'est donc (un peu) compliqué d'être l'origine du monde. Faisant appel à notre bonne vieille Simone, elles proposent un manifeste issu du féminisme moderne. La maternité n'est donc pas qu'une affaire de bonne femme, comme elles le disent si bien : « Le privé est politique. » Portée par deux comédiennes d'une énergie d'enfer, cette écriture collective nous rappelle qu'on peut rire de tout. À cette image, la scénographie de bric et de broc vaut son pesant d'or : un ballon de baudruche, des Post-it, un peu de boudin et des faux seins. À l'opposé du glamour, c'est simple, efficace et drôle. Du second degré, elles en ont, assurément.

LA MATERNITÉ POUR LES NULS

— par Audrey Santacroce —

Simone, c'est peut-être le prénom de votre grand-mère. C'est aussi le prénom de Simone de Beauvoir, de Simone Veil et de Simone Weil. Les Filles de Simone, ce sont Claire Frétel, Chloé Olivères et Tiphaine Gentilleau, mais aussi vous ou moi, toutes ces femmes nées depuis les années 1960 et qui ont bénéficié des combats des trois grandes Simone. Parmi eux, le droit au (non-)désir de maternité. Qu'est-ce qu'être mère aujourd'hui ? A-t-on encore le droit d'être une mère indigne ? C'est à ce sujet encore grandement tabou que s'attaque avec une joie non feinte le collectif. On avoue qu'en entrant dans la salle, à la vue du décor rose bonbon, on a eu peur. C'était mal connaître les Simone et leurs filles. Ici, pas de bonheur béat à plier des grenouillères en préparant la valise pour la maternité. Mais des questions. Des tonnes. Des angoisses, aussi. Et des injonctions, beaucoup. Le gynécologue, les parents, les copines, tout le monde y va de son petit commentaire au mieux maladroït, au pire patriarcal. L'arme des Filles, c'est l'humour pour faire passer la pilule d'un spectacle politique. La pièce se tient en équilibre au bord du monde, dans un vertige existentiel qui ajoute une ligne à la célèbre maxime de Simone de Beauvoir ; on ne naît pas mère, et on n'est pas obligées de le devenir. Le collectif nous rappelle habilement que devenir mère est un choix, et qu'il n'est par conséquent pas celui de toutes, mais également qu'il n'est pas facile, et que le chemin à parcourir en neuf mois est bien long.

## REGARDS

INVISIBLE HUMANITÉ

— par Audrey Santacroce —

On nous avait promis un plateau dépouillé ; il y a du sable, des sacs de chantier et un bordel de planches et de poulies partout. On nous avait promis un chaos interne organisé, un entrelacs de textes parlant de la difficulté d'être au monde dans une société de plus en plus violente. On n'a rien vu de tout ça. Gloubi-boulga indigeste de textes hétéroclites et inégaux, on a du mal à voir où veut en venir la compagnie Vertiges parallèles. On saisit pourtant des bribes. D'accord, la planche maniée par la danseuse au début du spectacle, encore et encore, est une métaphore (un poil lourdingue) de Sisyphe et son rocher. D'accord, on a compris que le château de planches du début qui termine en cabane symbolise la chute de l'être humain. Mais après ? Tout cela est un peu court.

Aucun humour, aucun recul dans cet agrégat mal fichu, mais pas mal de portes ouvertes enfoncées. On a regretté, à vrai dire, que la pièce ne soit pas uniquement visuelle. Le corps-à-corps de la danseuse et d'un comédien, se rapprochant pour mieux se rejeter, se défiant en se crachant de l'eau à la figure, voilà qui éveille notre intérêt. Mais tout retombe très vite comme un soufflé lorsque les textes interminables reprennent.

On regrette aussi la présence de tics du théâtre contemporain qui sont repris sans être dépassés : la musique en live et, pire, le micro. L'acharnement des metteurs en scène à mettre entre les mains de leurs comédiens des micros reste un des mystères du théâtre du début du xxie siècle.

## MADAMA BUTTERFLY

« Butterfly » n'est pas l'ouvrage le plus palpitant de Puccini, mais Nadine Duffaut - mise en scène - et Mikko Franck - chef d'orchestre - servent l'ouvrage en l'adaptant à la démesure du lieu. Cela efface les subtilités de l'écriture puccinienne, mais tout est d'une parfaite propreté. Ce qui est attendu arrive et ce qui arrive est attendu. Comment faire autrement devant un public qui vient « voir de belles images », et siffle le travail vocal du ténor Bryan Hymel, non parce que sa prestation déçoit, mais parce qu'il joue le « lâche » par qui le malheur arrive ? Le vrai bonheur de cette soirée vient d'Ermonela Jaho. Une grande tragédienne, charnellement investie, qui occupe à elle seule l'immense plateau d'Orange qu'avec de telles interprètes il n'est plus besoin de tant remplir... **S.L.**

**OPÉRA**  
— CHORÉGIES D'ORANGE —

## POUR QUE TU M'AIMES ENCORE

Dans les années 1990, la grande Céline avait chamboulé le cœur de toutes les jeunes filles en fleurs avec son tube « Pour que tu m'aimes encore ». Élise Noiraud nous donne à voir avec malice et nostalgie cette tranche d'adolescence, faite de sacs bananes, de « chorés » répétées dans les chambres et de booms à la sauce euro-dance. Mais si elle maîtrise l'héritage du sketch de cette époque (dialogue à une voix dont Muriel Robin fut la papesse en son temps) et déroule une palette de savoureux personnages, elle parvient aussi à révéler les difficultés à se construire en tant que femme pour toute une génération de filles dont les mères n'avaient d'autre choix que d'être mères. **J.A.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LES ATELIERS D'AMPHOUX 21H40 —

## MODÈLE VIVANT

Stéphanie Mathieu se livre à nu. Modèle posant pour les retraités de banlieue comme pour les étudiants des beaux-arts, pour les rustres comme pour les civilisés à l'extrême, elle se livre, nue et sans gêne aucune, à notre regard. Urgence de partager ses errances, ce lien au corps subtil et travaillé, ces dérives mentales et oniriques quand la pose dure et dure encore — fourmis, crampes, sourires forcés. Cette œuvre est forte dans son humanité brute, dans cette fragilité de femme dont le corps est l'outil de travail, dans cette relation étonnante et difficile entre corps, cerveau et âme. Dans le discours sans barrière ni retenue, à peine travaillé. Ces mots expulsés comme seule voie vers l'affirmation identitaire et l'urgence de vie. Touché. **S.D.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— L'ARRACHE-CŒUR 22H05 —

## GRISÉLIDIS

Quiconque est né après 1970 identifiera plus facilement le saxophone à « Careless Whisper » qu'aux grands noms du jazz. C'est ce qui pose problème dès le début de « Grisélidis » : un côté suranné assez désagréable. Grisélidis Réal, la grande pute, écrivaine de génie, se retrouve catapultée malgré elle en drôle de croisement entre Édith Piaf et Sarah Bernhardt dans un boudoir rococo. Fidèle à la diction Comédie-Française, Coraly Zahonero minaude, prend des poses félines, sous le regard pourtant attendri d'un public conquis d'avance par le tampon « théâtre avec un grand T ». Si le texte n'est pas exempt de quelques afféteries, la mise en scène a choisi non pas de les gommer mais de les souligner. Voilà notre Grisélidis bien mal servie. **A.S.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— PETIT LOUVRE 18H15 —

## EN BREF

## KRAFF

Dans un espace dépouillé, très proche des spectateurs, nous voyons se fabriquer un personnage en papier, sauf sa tête, déjà prête. Passé l'émerveillement naturel de cette magie de la fabrication, le propos est ensuite de savoir si cette marionnette à taille humaine pourra imiter ou dépasser le modèle de chair et de sang devant elle. Soyons clairs, elle le surpasse. Et assez vite, on s'ennuie. La danse proposée ne suffit pas à nous raconter une histoire. Seule la technique magnifique des manipulateurs peut nous tenir un temps en haleine. Le public aime, si ce n'est que ses applaudissements tardent à venir. Comme s'il attendait qu'on lui raconte une histoire, qu'il a donc manquée. Ce spectacle est aussi court en bouche que son titre. Dommage. **L.F.**

**DANSE / OFF**  
— CHAPEAU D'ÉBÈNE 15H15 —

LES CORVIDÉS  
SUJETS À VIF PROGRAMME B

« Quand on sait pas quoi faire... Quelqu'un devait rendre un devoir, elle savait pas quoi faire. » Laetitia Dosch et Jonathan Capdevielle savaient-ils, eux, quoi faire ? Visiblement pas. Brouillon, pas intéressant, le texte est une grande déception. Ce qui amuse, c'est l'avant-spectacle. Tandis que les deux corbeaux attendent plus ou moins patiemment, comme le public, que le spectacle commence, Jonathan Capdevielle prête sa voix aux oiseaux dans un numéro d'improvisation ébouriffant. Une fois la pièce commencée, les problèmes démarrent. Les corbeaux s'agitent, se demandant quand finira cette galère, en rythme avec la critique qui se pose la même question. La déception est d'autant plus grande que nous aimons beaucoup Laetitia Dosch par ailleurs. **A.S.**

**THÉÂTRE / IN**  
— JARDIN DE LA VIERGE —  
DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

## LA QUEUE DU MICKEY

Après « La Beauté, recherche et développement », Florence Muller et Éric Verdin continuent d'explorer les névroses de nos sociétés modernes avec ce spectacle dédié à l'exorcisation du malheur. On y trouve quelques fulgurances d'humour absurde et une décapante exploration des limites du « prêt-à-penser ». Mais le projet, manquant d'une cruelle consistance dramaturgique, repose sur un texte décousu, abusant de procédés faciles, et une mise en scène qui finit par s'écrouler sur elle-même, transformant les rires en ennui embarrassé. **M.D.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— 3 SOLEILS 20H40 —

BOVARY, LES FILMS SONT PLUS  
HARMONIEUX QUE LA VIE

Les rêves d'Emma Bovary commencent durant sa jeunesse au couvent, Pauline Gillet et Cendre Chassanne nous y plongent dans une chapelle. Lieu sacré, lieu d'espoir, lieu de prière ; l'irréductibilité tragique du désir se cristallise sous les croisées d'ogives. Un désir qui bouffe de l'intérieur, qui effrite les narines, qui assèche les lèvres à les faire saigner. Ce désir qui fait répéter des phrases en boucle, qui donne envie de s'enlever la peau ou encore d'abandonner Berthe. Qu'en aurait fait Truffaut, se demande l'auteure ? En des temps où la vidéo a ses invitations sur toutes les scènes du IN et du OFF, la parole ici se fait cadre, le texte un mouvement de caméra et le spectacle apparaît sur cet écran qu'on nous confie. **L.M.**

**THÉÂTRE / OFF**  
— LES HALLES 11H —

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

athénée • théâtre Louis-Jouvet

# festival italien

• *Elwira (Elwira Jovet 40)*  
texte Brigitte Jaques-Wajeman  
de et avec Toni Servillo

*Dolore sotto chiave ·  
Pericolosamente*  
textes Eduardo De Filippo  
Luigi Pirandello  
mise en scène  
Francesco Saponaro

*Danza macabra*  
texte August Strindberg  
mise en scène  
Luca Ronconi

12 > 29 janv 2017

toute la saison 16-17  
sur [athenee-theatre.com](http://athenee-theatre.com)  
01 53 05 19 19



## Saison 16-17

### **Iphigénie en Tauride**

Goethe | Jean-Pierre Vincent - 13 | 25 sept

### **ANGELUS NOVUS AntiFaust**

Sylvain Creuzevault - 23 sept | 9 oct

### **Dans la solitude des champs de coton**

Bernard-Marie Koltes | Charles Berling | Léonie Simaga - 1<sup>er</sup> | 11 oct

### **Le Temps et la Chambre**

Botho Strauss | Alain Françon - 3 | 18 nov

### **Médée poème enragé**

Jean-René Lemoine - 23 nov | 3 déc

### **Par-delà les marronniers - Revu(e)**

Jean-Michel Ribes - 7 | 17 déc 2016

### **Dom Juan**

Molière | Jean-François Sivadier - 3 | 14 janv

### **Erich von Stroheim**

Christophe Pellet | Stanislas Nordey - 31 janv | 15 fév

### **Neige**

Orhan Pamuk | Blandine Savetier - 1<sup>er</sup> | 15 fév

### **Des roses et du jasmin**

Adel Hakim - 28 fév | 8 mars

### **2666**

Roberto Bolaño | Julien Gosselin - 11 | 26 mars

### **Sombre Rivière**

Lazare - 14 | 25 mars

### **Providence**

Olivier Cadiot | Ludovic Lagarde - 15 | 25 mars

### **Baal**

Bertolt Brecht | Christine Letailleur - 4 | 12 avr

### **Le froid augmente avec la clarté**

Thomas Bernhard | Claude Duparfait - 25 avr | 12 mai

### **Médée-Matériau**

Heiner Müller | Anatoli Vassiliev - 29 avr | 14 mai

### **Le Radeau de la Méduse**

Georg Kaiser | Thomas Jolly - 1<sup>er</sup> | 11 juin

**TNS** Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 24 | [www.tns.fr](http://www.tns.fr) | #tns1617

Valérie Dréville, actrice associée © Jean-Louis Fernandez

# FESTIVAL D'AIX-EN-PROVENCE

## L'OJM, UN ORCHESTRE POUR LA MÉDITERRANÉE

— par Chrysoline Dupont —

**La chaleur étouffe dans la salle de classe du collège Mignet, comme souvent en juillet à Aix-en-Provence. Aux murs, jaunies, de vieilles cartes du monde ou des régions de France. L'espace est confiné. Tables empilées les unes sur les autres, poussées le long des murs, chaises d'école, pupitres, boîtes à instruments. Une cinquantaine de jeunes musiciens répètent. Sans climatisation. Certains presque dans le couloir. Drôle d'endroit pour une classe d'orchestre.**

Il y a treize ou quatorze ans pour les plus jeunes, vingt ou vingt-deux ans pour les plus âgés. Flûtes, hautbois, bassons, cors, trompettes, cordes, tout y est. Au programme ? « Le Sacre du printemps » d'Igor Stravinsky. Rien que ça. La session dure dix jours. À son terme, sur la scène du théâtre de l'Archevêché, les musiciens sont hilares sous les trombes d'applaudissements. Le chef d'orchestre Kristjan Jarvi les dirige. Le Festival d'Aix-en-Provence accueille en ce mois de juillet 2010 l'Orchestre des Jeunes de la Méditerranée (OJM).

Ce qui les rassemble ? La musique. Mais, surtout, la Méditerranée. Ils sont tunisiens, espagnols, turques, syriens, palestiniens, italiens, égyptiens, israéliens ou croates. Un orchestre constitué par des jeunes issus de tous les pays du Bassin méditerranéen. Un orchestre à la triple diversité culturelle, géographique et confessionnelle. La structure, créée en 1984, devient une composante du festival en 2010. Elle lui est rattachée juridiquement en 2014 à la demande des tutelles, État et collectivités locales. Cela fait maintenant près de six ans que Bernard Focroulle, le directeur du festival, accueille l'orchestre. Il lui donne une double ambition : excellence artistique et ouverture. Et lui octroie des moyens financiers, humains et matériels. Aujourd'hui, la climatisation fonctionne et c'est dans le

conservatoire flambant neuf de la ville que les jeunes musiciens répètent. Émilie Delorme, directrice de l'Académie du festival, définit le projet artistique de l'orchestre à la tête d'une petite équipe. Chaque année, elle auditionne de jeunes musiciens, de l'Espagne à la Turquie, quelle que soit la situation politique. Découvrir les talents, dans les conservatoires, les écoles de musique formelles ou informelles.



### L'engagement politique se situe dans la lutte pour la circulation des artistes

Les inviter ensuite dix jours durant au cœur du prestigieux festival. « L'Orchestre des Jeunes de la Méditerranée est avant tout une structure artistique. Nous offrons aux musiciens la possibilité de s'abstraire de leur quotidien, qui pour certains comprend des situations dramatiques, pour pratiquer leur art. » Les jeunes musiciens y côtoient la crème de la crème de la musique classique : le London Symphony Orchestra, avec lequel un partenariat de formation est noué. Chaque année, la formation londonienne offre à ces jeunes musiciens une chance. Recevoir une expérience qu'ils n'auraient jamais eue dans leur pays d'origine. Jouer en pupitre, chercher un son d'ensemble, écouter les autres. Apprentissage de la vie d'un musicien d'orchestre dans un univers artistique du plus haut niveau. Formation d'excellence.

L'OJM, un orchestre politique ? Émilie Delorme insiste : « Les musiciens ne sont pas les ambassadeurs d'une idée politique de la Méditerranée. L'engagement politique se situe dans la lutte pour la circulation des artistes : leur venue en France mais aussi la circulation de l'orchestre dans d'autres pays. » L'orchestre se veut porteur d'un

message, celui d'une certaine idée de l'ouverture à l'autre, d'un non-cloisonnement des cultures.

Cette année, l'un des violonistes de la formation est syrien. C'est dans un camp de réfugiés, au Liban, à Chatila, que Pauline Chaigne l'a auditionné. La jeune chargée de production a un passeport rempli de tampons. À chacune des sessions, un même combat. Obtenir les visas, les laisser passer, loger les musiciens à Aix-en-Provence... Faire jouer les réseaux politiques, diplomatiques pour que ces jeunes musiciens puissent pratiquer leur passion, accéder à un avenir professionnel. Leur permettre de jouer en France, aux côtés de musiciens professionnels, et d'autres musiciens turcs, croates, égyptiens. Plus de guerre, plus de conflit, mais des notes, des phrasés, des tempi. Ensemble. En musique.

Le bilan du projet est riche : les plus grands chefs invités – Gianandrea Noseda, Alain Altinoglu, sir Simon Rattle... –, des tournées en Tunisie, en Croatie. 1 000 jeunes invités depuis 2010, 22 nationalités représentées. Le budget annuel alloué à l'aventure n'est pas mince non plus, 445 000 euros. Tout est pris en charge : les voyages des musiciens, leur hébergement, même les habits de concert s'il faut. L'avenir ? L'équipe du festival souhaite continuer à développer les activités dédiées à de futurs musiciens classiques professionnels mais s'ouvre à d'autres univers esthétiques. Depuis 2015, un réseau est mis sur pied : Medinea (Mediterranean Incubator of Emerging Artists). Improvisation, jazz, théâtre musical. L'objectif est de créer un réseau de coopération entre les différents pays méditerranéens. Permettre aux artistes de circuler, d'échanger. De faire vivre les projets que ce soit au Caire ou à Valence. La musique quel que soit le passeport.

## LA QUESTION

### QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Alain Perroux —

« Un festival, c'est un lieu qui doit sa magie à l'attente, aux attentes qu'il suscite et qu'il nécessite. On attend pendant des mois de descendre enfin à Aix pour commencer les répétitions. En réalité, on attend pendant de longs mois en bâtissant le projet brique après brique. J'aime cette attente qui peut durer des années. Je me souviens d'avoir longuement attendu l'été 2013, et la création de l'"Elektra" de Strauss mise en scène par Patrice Chéreau. L'attente fut à la mesure du choc vécu ensuite, lequel a laissé place à un souvenir qui s'éloigne inexorablement aujourd'hui. On attend beaucoup pendant les répétitions aussi. Que l'effet tech-

nique soit refait en mieux ; que le chef ait donné ses indications aux chanteurs ; que le spectacle prenne forme. Et puis il y a l'attente avant que le spectacle commence. Pour les spectateurs du Festival d'Aix, cette attente est généralement nonchalante, sur les terrasses alanguies de la vieille ville, sur la place de l'Archevêché grouillant de monde... Mais qu'est-ce qu'on attend, vraiment ? Un moment d'éternité, fugace et marquant. Une émotion forte, qui vous transformera aussi un peu. Un moment de grâce, où le quotidien s'évanouit l'espace d'un instant, où le spectateur-auditeur sort de lui-même, arraché à sa banale condition. On attend tout cela. On attend beaucoup. Et l'on a raison d'attendre. »

*Alain Perroux est le conseiller artistique et dramaturge du Festival d'Aix-en-Provence. Par le passé, il a été dramaturge au Grand-Théâtre de Genève, conseiller artistique à l'Opéra de Dijon, journaliste musical au « Journal de Genève » et au « Temps », occasionnellement librettiste et metteur en scène.*

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOURIR,

# Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

**Votre talent prend vie**

au sein d'un CV multimédia sans pareil



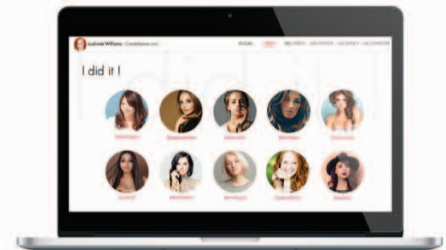
**Votre talent en illimité**

Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



**Ne vous faites plus doubler**

Conservez vos acteurs récurrents



**Être ou ne pas être...**

...toujours au bon endroit, au bon moment !



**voxingpro**

Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer ;-)

Comédien voix professionnel ?

Inscrivez-vous gratuitement sur [voxingpro.com](http://voxingpro.com)



Avec cette exclamation, ce salut,  
« Ça va, ça va le monde ! »,  
RFI invite spectateurs et auditeurs  
à appréhender l'actualité  
du monde par les mots du théâtre.



**Lectures du 15 au 20 juillet 17H30**  
**Jardin de la rue de Mons**



Avec le soutien de la SACD

# LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Silvia Costa —

« J'aurais besoin d'yeux plus puissants pour pouvoir regarder loin et être capable de répondre à cette question, qui semble simple, mais qui ne l'est pas.

« Qu'est-ce qu'on attend ? » est une question piège dans laquelle je ne voudrais pas tomber.

C'est facile et prévisible de dire que le maintenant est bloqué, coincé, que rien ne marche comme il le devrait et que la solution est « il faut attendre ».

Attendre que tout change, que le passé, l'âge d'or revienne, espérer un nouvel air dans lequel respirer à nouveau...

Je n'aime pas attendre, rendre le temps immobile ; je n'aime pas l'espoir, les excuses qu'il permet, et je préfère transformer la question en « qu'est-ce qu'on est en train de faire ? », ou « qu'est-ce qu'on veut faire ? » au moment présent, avec ce qu'on a autour de soi : notre réalité, notre place dans le monde.

Comment allons-nous construire notre utopie parfaite ? notre récit pour le futur ?

Mon utopie est belle tant qu'elle reste jeune, naïve, toujours malléable, presque innommable. Il faut qu'elle soit irréalisable.

J'attends que la pluie passe, pour sortir encore.

J'attends que la nourriture soit cuite, pour pouvoir y goûter.

J'attends le début d'un spectacle, pour rêver, mais je n'attends pas le temps, parce que c'est le seul qui peut m'échapper. »

*Silvia Costa est une metteuse en scène et performeuse italienne de trente-deux ans. Elle travaille depuis 2007 avec le musicien Lorenzo Tomio et le metteur en scène Romeo Castellucci. En septembre 2016, elle présentera « Poil de carotte » au Festival d'automne, à Paris.*

## LE FAUX CHIFFRE

# 200%

C'est le taux de remplissage d'une salle après la parution d'un article dans I/O

## L'HUMEUR

« Tu sais, Éric, ça donne une très mauvaise image des nazis ce spectacle. »

— Entendu à la sortie des « Damnés » —

## I/O MICRO

@THOMASGASTALDI

Avignon 2016 : Dosch-Capdevielle, (enfin) un premier frisson

@FABIEN\_\_H

Les Corvidés par Capdevielle et Dosch, un petit bonbon amer et épicé au milieu de ce @FestivalAvignon !

@RICKETPICK

Vilains critiques, Angie vient de dire qu'elle a lu tant de critiques à côté de la plaque que vs l'avez fait pleurer! #Liddell

@IOGAZETTE

Quand y en a plus, y en a encore ! Tous les numéros de I/O de ce #FDA16 sont disponibles à la @MaisonJeanVilar

@AUCAFEBLANCAIS

"Il n'aurait jamais du s'attaquer aux frères Karabatic" Diane S, Boulbon, juillet 2016.

@LUCAS\_C\_H\_

Peut-on parler de l'inconséquence bête de l'utilisation des images chez van Hove? Le magnéto Dachau+ralentis+rock? La scène de fin?! #Damnés

—

Twitter : #iomicro — @iogazette

# LE DESSIN

COUP DE CHAUD

— par Baptiste Drapeau —



# ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

# LES RENCONTRES D'ARLES

EXPOSITION THE JUNGLE SHOW / YANN GROSS

L'AMAZONIE EST UN MIRAGE

— par India Bouquerel —

**Le visiteur pousse un lourd rideau. Plongé dans le noir, il fait face à des caisses en bois, éclairées de l'intérieur, qui s'empilent les unes sur les autres. Elles servent de support aux images et aux textes qui composent l'exposition « The Jungle Show » de Yann Gross.**

Pénétrer dans le « Jungle Show », c'est accepter de passer de la lumière à l'ombre, comme pour mieux se dépouiller de tout ce que l'on pensait savoir sur l'Amazonie. C'est aussi se perdre parmi les images et leurs faux-semblants – à commencer par la photographie, gigantesque, qui sert de toile de fond à l'exposition, celle d'une forêt luxuriante et inviolée. Cette jungle fantasmée n'existe pas. C'est un décor de cinéma, comme le suggère la superbe scénographie, réalisée par « Le Repaire fantastique » : il suffit au visiteur de passer la porte qui s'y découpe pour observer la structure de bois, façon Cinecittà, qui en révèle tout l'artifice. Car « l'Amazonie est un mirage, faite d'agglomérats, de fantômes, de reconstruction », souligne Yann Gross.

C'est ce visage de l'Amazonie, en trompe l'œil, qu'il choisit de présenter.

Son « Jungle Show » fourmille d'histoires, décalées et surréelles, comme celle de « Miss Confraternité amazonienne », reine de beauté de la jungle, sélectionnée pour sa peau pâle, qui gagnera en même temps que le prix tant convoité une opération de chirurgie esthétique dans une clinique de Bogotá. Dans un autre cliché, on découvre « Ampiciline », un bébé que sa mère tient à faire enregistrer auprès de l'état civil sous ce nom d'antibiotique. Le médicament est un cadeau du ciel, comme sa fille.



Elle cristallise tous les fantasmes

Le « Jungle Show » présente aussi des natures (mortes) qui témoignent des prédatons et récupérations en tous genres dont est victime l'Amazonie : des clichés alignent les plantes médicinales et autres accessoires vendus sur les marchés à de faux chamans. Une collection de poissons morts évoque la pollution des ri-

vières par l'industrie pétrolière et l'extraction minière. Une cannette de soda ouverte sur la coke qu'elle contient rappelle au visiteur que la culture d'une variété transgénique de la coca, parfaitement adaptée à la jungle, a permis l'extension du trafic de drogue jusque bas dans les terres.

L'exposition est dense, surprenante. Les caisses en bois révèlent les histoires qu'elles recèlent au spectateur qui saura s'armer de patience et lire les textes apportant informations et profondeur aux photographies. Et puis il y a ce cliché, onirique, d'une femme-jaguar, énigmatique. Dénudée et sensuelle, ongles rouges peints, c'est Tupicha. Pour cette photographie, nul besoin de sous-texte. À la manière de l'Amazonie, elle cristallise tous les fantasmes : ceux des peuples autochtones, qui oscillent entre la nostalgie d'une époque révolue et l'acculturation aux modes de vie occidentalisés, ceux de ses visiteurs, en quête d'aventure et de paradis perdus.

## LETTRE À UN LIEU

CHER NORBERT

— par David Léon —

Très cher Norbert. Non mais je n'y crois pas ! Mais j'hallucine ! Qu'est-ce que m'apprend Monique c'matin ? Ils t'ont sucré rien tant que la moitié des subventions ! Mais à ce compte-là tu ne pourras JAMAIS monter ma pièce ! À moins de n'plus payer la troupe pour les répétitions, sans même être sûr d'y arriver ! Tout le reste du budget passerait alors dans les décors, c'est ridicule. Qu'ils ferment le TMT à Marjevois, je peux l'entendre, cette politique vers les terroirs ça n'a jamais tellement porté ses fruits, mais se désengager d'un CDN ! Et dans le Limousin-Poitou-Charentes ! Une si belle région ! Du jamais-vu ! D'autant qu'tu viens à peine de prendre la direction ! Mais merde alors ! Et meeeeerde ! Fort heureusement qu'tu n'as pas tout dilapidé dans les frais de com' et d'habillage du CDN (tu sais, c'qu'ils ont tous fait un peu partout). (À c'qu'il paraît Robert a fait

taguer par le(s) public(s) les murs des chiottes de son théâtre dans le Vaucluse ! Le truc SUPER REBELLE, tu vois). J'en reste bouche bée. Tu avais fait un tel effort pour cette première programmation : la parité parfaite ! Ce jeu subtil et audacieux entre nos écritures contemporaines et nos classiques ! Et enfin un Othello joué par un Noir ! Ça n'est tout de même pas rien, ils ne peuvent pas griller comme ça une ou deux lignes sur un putain d' tableau Excel, c'est effarant ! Ces fonctionnaires ne mesurent pas l'travail de ouf que j'ai mené depuis trois ans, pour te la pondre, cette pièce géniale et radicale ! On va devoir revenir à un solo, Norbert ? Avec une tête d'affiche ? Je n'vois que ça, très cher Norbert. Mathilde Seigner ? Elle a la niaque, je crois ! Et quelque chose d'un tantinet bourgeois que j'trouve pas mal, ce truc très aristocratique, tu vois, qui donne envie de la salir. Mais peut-être qu'tu préfér'as Sylvie Testud ?

Ou Kiberlain ? Je vais y réfléchir. Comment réduire la pièce à un solo ? (Ça pourrait même être culotté !) Tu me diras. Je t'embrasse fort, très cher Norbert. On lâche rien, Norbert, hein !

David Léon est publié aux Éditions Espaces 34 : « Un Batman dans ta tête », « Père et Fils », « Sauver la peau », « Un jour nous serons humains », « La Nuit La Chair », « Neverland ». Pendant le festival, sa pièce « Un Batman dans ta tête » est présentée du 7 au 30 juillet au théâtre Artéphile.

I/O Gazette n°35 — 15.07.2016

La gazette des festivals — www.iogazette.fr  
Gratuit, ne peut être vendu.

Éditeur : I/O — Mairie du 3<sup>e</sup>, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris  
— contact@iogazette.fr  
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680  
Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef  
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint  
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint  
Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Conception graphique Gala Collette

Maquettage Auriana Beltrand

Responsable Partenariats / Publicité  
India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr

Retrouvez-nous sur Twitter et Facebook.

Ont contribué à ce numéro

Lola Salem, Rick Panégy, Floriane Furney, Pierre Fort, Julien Avril, Audrey Santacroce, Bernard Serf, Léa Malgouyres, Sébastien Descours, Louise Ferdinand, Séraphin Lampion, India Bouquerel, Chrysoline Dupont, Coquelin Cadet.

Photo de couverture

Olivier Culmann, The Others, Phase 1, 2009-2013. Avec l'aimable autorisation de l'artiste et de Tendance Floué

## PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR



**Les Insoumises**

Isabelle Lafon

**Seuls**

Wajdi Mouawad

**Angelus Novus**

AntiFaust

Sylvain Creuzevault

**Disgrâce**

John Maxwell Coetzee

Jean-Pierre Baro

**Timon/Titus**

Collectif OS'0

au CENTQUATRE-PARIS

**Place des héros**

Thomas Bernhard

Krystian Lupa

spectacle en lituanien surtitré en français

**Gulliver**

Karim Bel Kacem

spectacle tout public à partir de 8 ans

**Chunky Charcoal**

Sébastien Barrier

Benoît Bonnemaison-Fitte

Nicolas Lafourest

**Le Temps  
et la Chambre**

Botho Strauss

Alain Françon

**Antoine m'a vendu  
son destin**

Sony Labou Tansi

Dieudonné Niangouna

**MayDay**

Dorothee Zumstein

Julie Duclos

**Moi, Corinne Dadat**

Mohamed El Khatib

**Les Larmes d'Œdipe**

Wajdi Mouawad

**Lourdes**

Paul Toucang

**Baal**

Bertolt Brecht

Christine Letailleur

**Le froid augmente  
avec la clarté**

Thomas Bernhard

Claude Duparfait

**Betroffenheit**

Crystal Pite

Jonathon Young

**Jan Karski**

(Mon nom est une fiction)

Yannick Haenel

Arthur Nauzyciel

[www.colline.fr](http://www.colline.fr)

01 44 62 52 52

15 rue Malte-Brun  
Paris 20<sup>e</sup>